

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

CORRESPONDANCE SCIENTIFIQUE  
du *Courrier des Etats-Unis.*

SECONDE LEÇON D'ASTRONOMIE DE M. ARAGO.—DESCRIPTION ET THÉORIE DES INSTRUMENTS D'OBSERVATION.—CONSTITUTION DE L'ŒIL ET THÉORIE DE LA VUE.—HISTORIQUE DES DIVERSES TRANSFORMATIONS QU'A SUBIES LE TÉLESCOPE.—DES ÉTOILES.—PROCÉDÉ ET EXPLICATION DU MESURAGE DE LA DISTANCE DE LA TERRE.

Dans sa première leçon, M. Arago a appelé l'attention sur les principaux phénomènes que les profondeurs de l'espace doivent nous révéler; aujourd'hui, il va nous mettre en route.

Les Méthodes astronomiques, envisagées en elles-mêmes, sont très dignes de l'attention des esprits réfléchis, c'est la logique en action. M. Arago va parler d'abord du mouvement des étoiles.—Un objet se meut, pour notre œil, lorsqu'il ne reste pas constamment dans la direction d'une même ligne visuelle; mais il faut que l'observation se fasse avec exactitude; plus il y aura d'exactitude, plus la science aura de bases solides. Pour se former une idée du plus ou moins de précision avec laquelle les observations astronomiques ont été faites, il est indispensable de parler des moyens naturels et artificiels dont les observateurs ont pu disposer. Jadis on observait le ciel à l'œil nu, on prenait pour points de départ des objets terrestres; ce moyen imparfait pouvait suffire à l'astronomie contemplative des Chaldéens; mais, si on n'en avait pas trouvé d'autres, l'astronomie ne serait pas devenue une science.

Pour se faire une idée exacte des moyens par lesquels on est parvenu à perfectionner les observations, il faut d'abord examiner la manière dont le phénomène de la vision se fait, et quelles ont été les conditions à remplir pour augmenter la puissance de notre organe. Un verre blanc à faces planes et parallèles altère bien un peu l'intensité de la lumière, mais ne modifie aucunement la forme ni la distance des objets; c'est avec cette sorte de verre cependant qu'on fait les conserves qui, pour le dire en passant, ne conservent rien, mais qui, si elles sont sans utilité, ne font aucun mal.

Si, au lieu d'être planes et parallèles, les deux surfaces d'un verre sont sphériques et travaillées de manière que leurs concavités se présentent l'une à l'autre, on a ce qu'on appelle une *lentille*, ainsi nommée à cause de l'analogie de forme qu'elle offre cette disposition avec la graine qui porte ce nom. Cette forme, dans le verre, a la propriété de troubler la vue; si la courbure est considérable, et qu'on regarde à travers, on ne distingue plus les objets. Cependant ces lentilles très courbes ont une propriété capitale, très importante, c'est de grossir les objets très voisins qui sont placés à un certain point. Cette propriété a dû être connue dès la plus haute antiquité, car il existe des cannes et des médailles antiques d'un travail si délicat, qu'on n'aurait pu les exécuter sans le secours d'un grossissement à courte distance. Une lentille d'une courbure moins considérable a aussi la propriété remarquable de former, à un certain point qu'on nomme le foyer, une image distincte des objets qui sont en présence; c'est sur cette propriété que repose le principe du daguerrétype: On met une plaque iodurée au foyer d'une de ces lentilles, et l'image des objets vient s'y peindre et s'y graver dans ses moindres détails. Si on tourne la lentille au soleil, elle opère une condensation des rayons solaires qui donne lieu à une chaleur très intense, et qui même a fait donner le nom de *foyer* au point où la condensation se fait. Toutes les parties d'une lentille, quelque grande qu'elle soit, concourent à la production de l'image, et celle-ci est d'autant plus intense que la lentille est plus grande. Plusieurs lentilles superposées, bien centrées et parallèles, produisent aussi une image exacte des objets, mais placée à une autre distance. Eh bien, notre œil n'est autre chose qu'une réunion de lentilles ainsi superposées; au fond, se trouve un écran où les images des corps viennent se peindre, et qu'on nomme la rétine; c'est une membrane concave, tapissée de houppes nerveuses destinées à nous transmettre les sensations de la vision; il y a une autre membrane qu'on appelle l'iris, et qui donne aux yeux la couleur qui les caractérise; au centre, se trouve l'ouverture qui se nomme la pupille, qui donne entrée aux rayons lumineux, et qui a la propriété d'augmenter ou de diminuer de dimension, soit au gré de notre volonté, soit par le seul effet d'une lumière plus ou moins vive; nous venons de dire que l'intensité des images dépend de la grandeur de la lentille; c'est pourquoi, lorsque l'image est trop vive, la pupille se rétrécit tandis qu'elle s'agrandit dans le cas contraire.—Néanmoins notre œil a une puissance bornée, il ne saurait distinguer des points très petits sur un tableau; il faut, pour lui, que les objets aient une certaine grandeur, et qu'ils soient éclairés d'une certaine quantité de lumière; il est donc soumis à des limites de dimension et d'intensité; il offre aussi quelquefois des phénomènes physiologiques singuliers; il ne voit pas un point d'une certaine petitesse, mais il aperçoit une ligne formée par une succession de points semblables; il suffit donc de prolonger l'objet qu'il ne voit pas d'abord, pour que celui-ci devienne visible; on ne verrait pas à une certaine distance un fragment de paratonnerre, et cependant on le distinguera très bien à cette distance, s'il s'offre à nous dans sa longueur; c'est là une des singularités de la vision; il y a des rétines qui sont constituées d'une manière particulière, et qui donnent lieu à de graves erreurs; par exemple, il y a des personnes qui ne distinguent pas le rouge du vert; toute une famille d'Ecosse n'a pu distinguer les cerises que par la forme; un habile chimiste, Dalton, ne trouvait aucune différence entre la couleur d'une rose et celle des feuilles du rosier.

Les anciens n'ont eu aucun moyen d'ajouter à la puissance de l'œil dans l'observation des astres; quand ils voulaient s'assurer si une étoile avait un mouvement propre, ils le visaient avec une pinule qui leur servait uniquement à en trouver la direction; mais, même pour cela, l'instrument était très insuffisant, car si l'ouverture de la pinule est un peu grande, la ligne de vision devient incertaine et n'a aucune fixité; si, au contraire, l'ouverture est très petite, la pupille ne reçoit plus la quantité de rayons lumineux qui lui est nécessaire pour voir convenablement les objets. Néanmoins, il y avait à l'observatoire de Bagdad des instruments d'observation plus grands que les nôtres, et leur usage se bornait à l'observation des astres les plus brillants; si on en eût toujours été réduit à de pareils moyens, la science serait certainement encore dans l'enfance.

En 1609, le hasard fit découvrir un instrument auquel se rattachent tous les progrès récents de l'astronomie; des enfans qui jouaient dans la boutique d'un fabricant d'instrumens d'optique, à Middlebourg, trouvèrent, dans la position relative de deux verres, la combinaison même sur laquelle repose la construction de la lunette, instrument admirable à l'aide duquel les objets éloignés se rapprochent, et les plus petits peuvent être vus sous de grandes dimensions. Le hasard joue souvent un grand rôle dans les découvertes humaines, mais on lui fait rarement sa part, et la raison, c'est qu'il est muet. Galilée ayant entendu parler de la découverte faite à Middlebourg, essaya de la reproduire et y parvint; il construisit une lunette qui rapprochait aussi les objets. On a attribué cette reproduction à sa connaissance de la théorie de cet instrument; le fait est qu'il ne l'a pas connue.

Une lunette se compose de deux verres lenticulaires, qu'on place aux extrémités d'un tuyau, lequel sert principalement à les maintenir à une distance respective convenable. L'un de ces verres est très large, c'est celui qu'on tourne vers l'objet, et que pour cela même on appelle l'objectif. À l'autre bout est une lentille très courbe; toute la construction d'une lunette se réduit à cela. Quant à sa théorie, elle repose sur ce que le verre qui est tourné vers l'objet éloigné en reproduit l'image derrière lui, à ce point même que nous avons déjà appelé le foyer; l'autre verre, qu'on appelle l'oculaire, qui est très courbe et par conséquent à court foyer, grossit cette image aérienne de l'objectif, absolument comme si c'était l'objet matériel lui-même. Ainsi, dans une lunette, deux parties essentielles: une lentille qui donne l'image de l'objet éloigné, et une autre qui la grossit.

Cette distinction entre les deux verres est capitale. À quoi une lunette peut-elle servir? À donner de la *fixité* et de la *délicatesse aux lignes de visée*, à l'aide desquelles on veut reconnaître le mouvement des corps; et comme c'est par l'oculaire que le grossissement se fait, ce grossissement sera plus ou moins considérable, selon que l'on emploiera pour oculaire une loupe plus ou moins courbe. Il suffira donc, pour faire varier à volonté le grossissement, de changer la loupe qui sert d'oculaire, sans qu'on ait besoin de toucher à l'objectif.

Les grossissemens obtenus jusqu'à ce jour ne sont pas excessifs; en cherchant à les agrandir, on a rencontré sur la route de grandes causes d'erreurs. Si la lunette est courte, on obtient une image *irisée*. Pour atténuer ce défaut, on a imaginé d'abord de faire usage de lentilles peu courbes, mais alors on s'est vu dans l'obligation de donner à l'instrument des dimensions énormes; on a employé à l'observatoire de Paris des lunettes qui ont eu 100, 200 et jusqu'à 300 pieds de longueur: elles étaient très difficiles à manier. On en avait supprimé le tuyau, parce qu'il ne sert qu'à relier l'oculaire à l'objectif et à faciliter les déplacements; l'instrument était monté sur un échafaudage qui ressemblait à ceux de la machine de Marly; l'image de l'objectif allait se peindre dans la cour, et là on la grossissait avec la loupe; mais le moindre changement dans la position de l'objet exigeait un grand déplacement de la part de l'observateur, et pour suivre l'astre dans son mouvement, il aurait fallu que l'astronome fût tantôt à terre, tantôt juché au haut d'un mât.

Les grossissemens que l'on pouvait produire alors étaient de 150 à 200 fois seulement, plus tard Azout était parvenu à obtenir des grossissemens de 600 fois. Pendant longtemps une erreur de Newton (car il s'est aussi trompé) avait fait admettre que l'irisation des lentilles était une chose inévitable, et par suite de cette opinion on porta son attention à obtenir d'autres moyens de vision; on songea à obtenir l'image par voie de réflexion, au lieu de la produire par voie de réfraction. En effet, la lumière ne se décomposant pas en se réfléchissant, elle ne s'irise pas; mais la construction des lunettes sur ce principe offrait d'abord un grave inconvénient, il résultait de ce que, l'image réfléchie faisant retour en sens contraire de l'observateur, celui-ci ne pouvait la regarder sans l'intercepter plus ou moins en interposant sa tête. Un article de Newton remédia à ce défaut. Comme, tout près du foyer, l'image occupe un petit espace, il plaça là un très-petit miroir plan, incliné de manière à renvoyer l'image par côté; celle-ci, réfléchie ainsi latéralement, put alors être observée d'une manière déjà beaucoup plus commode. L'instrument ainsi modifié porta le nom de *télescope de Newton*. Il laissait néanmoins encore beaucoup à désirer; il fallait se détourner par côté pour observer l'image, ce qui avait plus d'un inconvénient. Grégory y apporta de nouveaux perfectionnemens, et donna son nom à un autre télescope qui diffère de celui de Newton principalement en ce que, au lieu du petit miroir plan de celui-ci, il employa un second miroir concave qui, au lieu de renvoyer l'image par côté, la réfléchit directement dans le sens même de l'axe du tuyau; une ouverture pratiquée au fond et au centre du premier miroir permet ensuite à l'image, ainsi deux fois réfléchie, d'aller se peindre au foyer de l'oculaire, lequel peut alors rester placé d'un manière beaucoup plus commode pour l'observateur dans le prolongement même du tube télescopique.

Ainsi les télescopes différaient des lunettes en ce que l'image y est formée par voie de réflexion. Ces instrumens pouvaient bien servir à faire des observations sur la constitution physique des planètes; mais ils étaient encore insuffisans pour arriver à obtenir des lignes de visée vigoureuses et par conséquent à déterminer avec exactitude le mouvement des astres; jusque-là donc le problème paraissait insoluble.

Le fils d'un réfugié français, Dollond, ne s'arrêta plus à l'autorité de Newton, imagina de tenter une construction de lentilles qui donnassent des images non *irisées*; il y parvint après beaucoup d'essais, et on eut alors des lunettes achromatiques qui permirent de faire pour chaque jour des observations parfaitement comparables. Lorsqu'on regardait avec une pareille lunette à deux verres, on voit un grand nombre d'objets à la fois, qui occupent un espace circulaire qu'on appelle le champ de la lunette. Ce champ varie ensuite selon le grossissement; plus on grossit, plus le champ se restreint; c'est pourquoi, avec certains oculaires, on finit par ne plus voir que des fragmens d'un astre; la moindre petite tache de la lune, lorsqu'elle est ainsi grossie jusqu'à un certain point, finit par occuper tout le champ de la vision.

La découverte qui a donné les lunettes achromatiques a également rendu possible des grossissemens beaucoup plus grands. La première lunette de Galilée, que l'on conserve à Florence, grossissait cinq fois, comme une lunette d'opéra; il ne dépassait jamais un grossissement de 32 fois; or, pour découvrir l'anneau de Saturne, il faut plus

que cela. Sous Louis XV, on atteignit des grossissements de 60 à 70 fois, à l'aide de quelques on peut apercevoir les satellites; puis un ouvrier anglais fit présent au roi d'une lunette qui grossissait de 140 à 150 fois. Enfin Herschell annonça un télescope qui pouvait grossir jusqu'à 6 mille fois; on l'accusa de vouloir en imposer, et il fut sommé de prouver la possibilité d'un pareil grossissement; il répondit à la sommation, et il lut à l'académie royale de Londres un mémoire qui ne laissa plus aucun doute dans les esprits: ainsi, avec le télescope d'Herschell, une montagne qui serait éloignée de 6 mille lieues, pourrait être aperçue comme si elle n'était plus qu'à la distance d'une lieue, c'est-à-dire comme de l'observatoire on aperçoit Montmartre à l'œil nu.

Toutefois, comme la quantité de la lumière qui entre dans le tuyau du télescope dépend de la grandeur de l'objectif, Herschell, pour atteindre son but, dut en faire construire de très larges: son miroir n'avait pas moins de quatre pieds neuf pouces anglais d'ouverture; mais les larges objectifs ont toujours offert des défauts très graves; les stries qui se trouvent ordinairement dans le verre brisent les rayons lumineux et altèrent la pureté de l'image; ce n'est que depuis ces dernières années qu'on est parvenu à faire de grands objectifs sans stries, et aujourd'hui, dans un modeste atelier de la rue Mouffette, on en fabrique qui ont jusqu'à quinze pouces de diamètre et qui sont sans défaut.

Dans l'image réfléchie d'un télescope, il ne faut pas s'en tenir aux dimensions apparentes; la lumière qui passe au travers d'une masse très diaphane de crown ou de flint-glass, qui sont deux espèces de verres de nature différente, ne s'altère pas sensiblement, tandis que la lumière qui est réfléchie par un miroir diminue de moitié; et comme dans les télescopes on emploie deux miroirs, il s'ensuit que l'intensité de la lumière est réduite au quart; il faut donc tenir compte de ces différences, et pour les compenser, réduire les images au quart de leur grandeur apparente; tandis que, dans les lunettes, toute la lumière concourant à la formation de l'image, il n'y a à tenir compte d'aucune diminution d'intensité.

Comme beaucoup d'objets se produisent dans le champ d'une lunette, les observations de visée devenaient par cela même fort difficiles; comment constater avec précision les moindres déplacements, en présence de tant de causes d'incertitude? Aussi, pendant longtemps, ne s'est-on servi des lunettes que pour l'étude de la constitution physique des astres, et nullement pour la détermination de leurs mouvements angulaires. Pour arriver à ce dernier point, si important pour le progrès l'astronomie, il n'y avait qu'à faire un pas de plus, ajouter simplement des pinules aux lunettes; mais on est resté longtemps sans y songer, et ce qui doit nous étonner, c'est que Galilée, qui a fait un si grand usage des lunettes, n'ait pas eu lui-même cette idée; tant il est vrai que le progrès dans les sciences ne se fait qu'à pas lents, et qu'il n'est donné à un homme, quel que soit son génie, de n'apporter qu'une pierre au grand édifice. La transformation de la lunette en pinule était réservée à un astronome-géomètre, Huygens, Hollandais, à qui les sciences sont redevables de beaucoup d'autres découvertes.

En effet, qu'est-ce qui empêche d'attacher au tuyau de la lunette des filaments invariables disposés de manière que les moindres changements dans la position respective des objets puissent être constatés par une suite d'observations comparables? On songea d'abord à employer le cheveu, mais il est de beaucoup trop épais, et au grossissement il cache tellement les autres objets qu'il devient impossible de les observer. Il en fut de même des fils métalliques les plus fins qu'on put tirer de la filière; un fil de cocon a des barbes trop grossières encore, et, en grossissant elles donneraient inévitablement lieu à des erreurs immenses; les fils d'araignée sont hygrométriques et par conséquent leur tension variable selon l'humidité; on pensait, de plus, qu'ils se brûleraient au foyer de la lunette, ce qui était une erreur; enfin, ils sont diaphanes et ne peuvent par conséquent pas être aperçus; il est vrai qu'entre tous les fils d'une araignée, il y en a un, mais un seul qui est opaque, c'est celui qui porte la toile; mais il est aussi hygrométrique, et ne peut par conséquent pas plus servir que les autres de moyen de repère.

Comment empêcher, en effet, toute l'influence de l'humidité entre deux observations, lorsqu'on est souvent obligé de laisser écouler un intervalle de six mois avant de pouvoir les faire et les comparer? Or, un changement d'un dixième dans l'épaisseur du fil donnerait lieu à des erreurs considérables.

Pour sortir de tous ces embarras, on a enfin imaginé de fabriquer des fils d'araignée, qui fussent métalliques et inaltérables. La plus petite filière ne pouvant les donner directement, Wollaston eut l'heureuse idée de placer au centre et dans l'axe d'un cylindre de terre réfractaire un fil avec de l'argent fondu; il obtint ainsi un cylindre d'argent au milieu duquel se trouvait un fil de platine déjà très délié; dès lors il put tout remettre à la filière, et comme, dans l'allongement, toutes les parties du cylindre étiré diminuent à proportion, il parvint ainsi à obtenir un nouveau fil aussi délié que le premier, mais qui était alors d'argent et de platine, et comme l'argent se dissout dans l'acide nitrique, Wollaston opéra cette dissolution, et il ne lui resta plus qu'un fil de platine excessivement mince et en quelque sorte idéal. (Ceci M. Arago tire de sa poche un échantillon de cette espèce de fil sans dimensions, et le montre de sa place à ses auditeurs; malgré cette curieuse exhibition, personne, à coup sûr, ne se croit dispensé de le croire autrement que sur parole.)—On dispose de ces fils au foyer de l'objectif de manière à pouvoir y servir de repère, et ce repère est tellement délié, que, malgré le grossissement de la loupe, il reste encore assez fin pour laisser apercevoir les étoiles. On a ainsi une pinule télescopique. Quand on songe à tout le parti qu'on a su en tirer, à toutes les observations délicates, aux déterminations rigoureuses auxquelles les astronomes ont été conduits à l'aide de cette simple modification apportée à la lunette, on ne peut s'empêcher d'admettre que si, comme on l'a dit avec raison, la manière d'observer est le fondement de la science, elle est elle-même une grande science.

Après cet admirable exposé des tâtonnements, des progrès, des hasards par lesquels il n'a fallu passer pour arriver à la perfection et à la puissance miraculeuses qu'ont atteintes les instruments astronomiques, M. Arago a passé à la première partie de son cours proprement dit, à l'étude des étoiles.

Avant d'aborder cette partie de son sujet, l'illustre professeur définit, en les traçant sur le tableau, le cercle, la circonférence, le rayon, le diamètre; il rappelle la division de la circonférence en 360 parties dont chacune est un degré. On a pensé, dit-il, au sujet de cette division qui remonte à une époque très ancienne, qu'elle avait quelque liaison avec le nombre de jours que le soleil met à faire sa révolution annuelle autour de la terre; d'autres ont cru que ce nom de 360 n'avait été préféré et conservé que parce qu'il offre la possibilité d'un grand nombre de subdivisions en nombres ronds; c'est, selon M. Arago, vouloir expliquer trop savamment, peut-être, un pareil choix et une pareille constance dans l'usage qu'on en a fait. Il rappelle les difficultés qu'on éprouve toujours à rompre une longue habitude prise et les efforts inutiles qu'on a faits récemment en France pour faire adopter une autre division du cercle en 400 parties. Enfin il signale l'inconvénient qui résulte de l'emploi du mot degré à d'autres désignations, telles que les divisions du thermomètre, etc.

Les anciens astronomes, continue M. Arago, faisaient fréquemment, dans leurs observations, des erreurs d'un degré; ils ne pouvaient guère observer au delà de cette précision.—Le degré se divise en 60 minutes.—L'astronomie d'Alexandrie, tout en se servant de pinules, n'atteignit pas à son tour la précision des minutes. Avec les repères modernes, on est allé jusqu'à la seconde qui est la 60e partie de la minute. Puis, on a voulu aller plus loin et arriver à des divisions idéales, à des tierces qui sont des 60es de seconde; mais personne n'a pu atteindre à des limites aussi reculées; cependant on va aujourd'hui jusqu'à des dixièmes de seconde.

Lorsqu'on trace plusieurs circonférences autour d'un même centre, ayant par conséquent des rayons différents, dans quelles proportions la grandeur de toutes ces circonférences varie-t-elle avec celle des rayons? Pour le savoir, on a mesuré anciennement,

avec des fils, le contour de plusieurs de ces circonférences, et on a trouvé ainsi expérimentalement qu'elles augmentaient ou diminuaient d'un dixième ou d'un centième dans leur longueur, les circonférences grandissaient ou diminuaient à leur tour précisément dans le même rapport. Ensuite on a cherché une démonstration de ce fait qui fut dégagée de tout procédé mécanique, et on en a fait une proposition dont nous allons tirer un très grand parti. Ainsi, puisque, d'un côté, toutes les circonférences grandes ou petites se divisent en 360 degrés, et de l'autre, qu'elles augmentent ou diminuent dans la même proportion que les rayons, il s'ensuit que, quel que soit le nombre des circonférences concentriques que l'on considère, deux de leurs rayons qui partiront du centre commun, étant prolongés indéfiniment, comprendront toujours le même nombre de degrés, mais que les degrés qui appartiendront à une circonférence double seront deux fois plus grands, et ainsi indéfiniment, d'où cette proposition: les degrés sont entre eux comme les rayons ou les distances aux centres. Proposition capitale par les résultats assez étonnants auxquels elle a conduit, et avec laquelle nous allons voir comment on mesure la distance des étoiles:

Deux lignes qui se rencontrent forment ce qu'on appelle un angle, c'est-à-dire une inclinaison qui est susceptible d'augmentation et de diminution. Quand on veut mesurer un angle, on pose le centre d'un cercle quelconque ou d'une portion de cercle graduée sur le point de rencontre des deux lignes, et le nombre de degrés qui se trouve compris entre les deux lignes mesure la grandeur de l'angle. Si l'ouverture des deux lignes passant sur le cercle gradué comprend un degré de ce cercle, l'angle sera d'un degré, et il sera toujours d'un degré, quelle que soit la longueur qu'on suppose à ses deux côtés, en deçà ou au-delà du cercle qui mesure leur ouverture. L'on conçoit dès lors que si l'artiste est parvenu à graduer, c'est à dire, diviser exactement une petite circonférence en très petites divisions, telles qu'on ne puisse même les distinguer qu'à la loupe, on pourra mesurer avec elle de très petits angles avec autant de précision et d'une manière beaucoup plus commode que si on s'était servi, comme instrument de mesure, d'une grande circonférence afin de rendre les divisions plus sensibles.

Maintenant, que ce soit des portions de circonférences qui déterminent les ouvertures des angles, ou que ce soient des lignes droites, peu importe; celles-ci, considérées comme tangentes, sont aussi entre elles comme les rayons, et le même rapport ne cesse d'exister. Si donc on veut déterminer la distance d'un objet inaccessible, et qu'en visant cet objet avec le cercle gradué on voit que ses bords sont compris sous un angle, par exemple, d'un degré, on dit alors que cet objet sous-tend un angle d'un degré, et si l'on veut qu'en le visant d'un autre point, il ne sous-tende plus qu'un angle d'un demi ou d'un tiers de degré, il faudra qu'on s'éloigne ou qu'on porte l'objet lui-même à une distance double ou triple; il faudra, enfin, que la distance soit cent fois plus grande si l'on veut que l'objet sous-tende un angle qui ne soit plus que la centième partie d'un degré. Supposons, par exemple, qu'un ingénieur veuille savoir la distance qui le sépare d'un arbre placé au-delà d'une rivière, qu'il ne peut traverser; avec deux lunettes à pinules et un cercle gradué, du point où il se trouve, il mesure l'angle que cet arbre sous-tend; supposons que cet angle soit d'un degré, il s'éloigne en arrière de la première station et s'arrête à une distance telle que l'angle que l'arbre sous-tend alors n'est plus que d'un demi-degré; eh bien, il en conclut que la distance qui le sépare maintenant de l'arbre est double de la première, et comme il peut alors savoir sans difficulté quel est l'intervalle qu'il a mis entre les stations, il mesure cet intervalle et il a la distance qu'il voulait connaître. Si, au lieu de s'éloigner jusqu'à ce que l'angle fût d'un demi-degré, il ne s'était éloigné qu'autant qu'il l'aurait fallu pour qu'il fût seulement à la soixantième partie d'un degré, il n'aurait eu qu'à multiplier par 60 la distance qui aurait séparé la deuxième station de la première, et il aurait eu la distance cherchée; de sorte que, comme on le voit, par la quantité dont l'angle a varié entre deux observations faites à des distances inégales, on a la proportion de la distance réelle de l'objet dont on veut connaître l'éloignement, et que si on peut mesurer l'intervalle qui sépare les deux observations, on en connaît, en mesurant connues, cette distance réelle jusque-là inconnue.

Eh bien, tous les problèmes de l'astronomie se réduisent, en définitive, à déterminer les distances d'objets inaccessibles. Appliquons maintenant l'opération aux étoiles: On en vise deux vers le midi; on trouve que l'angle qu'elles sous-tendent est d'un degré. C. lui-ci est divisé en 60 secondes, ce qui porte le nombre des subdivisions du degré à 3,600 secondes. Admettons, pour simplifier, que l'angle sous-tendu soit, en réalité, de 4,000 secondes. Après cette première observation, on se dirige vers le sud et on se rapproche des deux étoiles, par exemple, de 1,000 lieues; si on mesure de nouveau l'angle qu'elles sous-tendent, et si celui-ci a grandi d'une seconde, si au lieu d'être, comme auparavant, de 4,000, est angle est de 4,001 seconde, il est évident que les 1,000 lieues dont on s'est ainsi rapproché de deux étoiles, sont précisément les 4,000e partie de l'angle mesuré; donc, d'après la proportion que nous venons d'établir, on peut en conclure que la distance qui nous sépare des deux étoiles est de 4,000 fois 1,000 lieues, ou de 4 millions de lieues. Mais comme, dans le fait, avec un pareil rapprochement de 1,000 lieues, l'angle ne varie pas, il faut en conclure que la distance des étoiles observées est, en réalité, de plus de 4 millions de lieues. On ne doit pas s'étonner de pareils résultats, lorsque les méthodes sont mathématiques.

Supposons encore qu'au lieu de choisir deux étoiles qui ne sous-tendent qu'un angle de 4,000 secondes ou d'un peu plus d'un degré, on en vise deux dont l'angle soit d'environ 10 degrés ou de 40 mille secondes (et cela dépend uniquement de la possibilité d'exactitude qu'on peut apporter dans la visée avec les pinules télescopiques); on s'avance encore de 1,000 lieues; admettons que cet intervalle soit la quarante millième partie de la distance qui nous sépare des étoiles observées, alors, en mesurant l'angle de nouveau, je dois avoir 40 mille et une seconde, et en conclure que la distance de ces étoiles est de 40 mille fois 1,000 lieues ou de 40 millions de lieues. Enfin, si je prends pour limite 20 degrés, j'aurai une appréciation d'environ 80 millions de lieues, mais en réalité l'angle ne varie pas plus dans ce cas que dans les autres. Si la terre avait été immobile et le centre de tous les mouvements planétaires, nous aurions dû nous borner à ces nombres; mais il sera prouvé qu'elle se meut suivant une courbe telle, qu'en six mois elle se déplace de 76 millions de lieues; dès lors notre base pour les observations s'agrandit considérablement et pourtant, nous verrons que, pour obtenir la petite variation d'angle, ce déplacement de 76 millions de lieues ne suffit pas.

On voit ainsi combien l'astronomie a de grandeur quand la terre devient une planète; c'est par des millions de lieues qu'on peut établir ses bases; néanmoins nous aggrandirons encore beaucoup ces nombres, et par le moyen de nos pinules télescopiques, et par la difficulté que nous possédons d'augmenter considérablement les pouvoirs amplifiants.

Au milieu du dix-septième siècle, dit en terminant M. Arago, une grande dispute s'éleva parmi les hommes d'esprit et les savants au sujet de la prééminence des anciens sur les modernes; un des disputeurs se mit à dire: "Il n'y a de neuf que ce qui a été oublié." C'est inexact pour l'astronomie; les observations télescopiques sont du neuf, et on aura lieu d'être étonné des résultats non moins que des méthodes rigoureuses par lesquelles on les a obtenus.

BULLETIN.

Consécration épiscopale.—Bazar.—Encore les Spectacles.

Mgr. ne Sydlime, accompagné de M. Cazeau Secrétaire du diocèse de Québec, est attendu ce matin à Montréal.—Mgr. de Toronto est attendu avec le R. P. Chazelle, qui vient de visiter le Détroit.

A. G.

Comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain doit avoir lieu à huit heures du matin, dans l'église paroissiale de cette ville, la consécration épiscopale de Mgr. Phélan. Nous n'entrerons pas dans le détail et l'explication de cette sainte cérémonie; nous l'avons fait longuement l'année dernière à l'occasion du sacre de Mgr. de Toronto. Nous nous contenterons cette fois de faire quelques réflexions générales sur l'importance aux yeux de la religion et de la société de la mission d'un évêque. On le voit tout d'abord par les soins que prend l'Eglise de n'admettre à cette suprême dignité que les membres de sa hiérarchie qui en sont jugés les plus dignes, qui peuvent donner le plus de garantie pour le succès futur de leur saint ministère, pour l'avancement du règne de Dieu et la grande œuvre du salut des âmes. Après ce choix, fait avec tant de précaution et de sollicitude, elle exige de ses élus un serment solennel de se dévouer à ces deux grands intérêts, la gloire de Dieu et le bonheur du peuple; elle leur fait faire une profession publique de leur foi; car ils deviendront désormais les dépositaires de la foi des fidèles, les guides suprêmes des âmes qui leur seront confiées, les défenseurs nés de l'Eglise et de ses doctrines. Et durant tout le cours de cette solennelle consécration, chaque cérémonie, chaque onction, chaque parole, chaque objet du culte rappellera au pontife ces devoirs, ces engagements, ces promesses; marquera du sceau divin de la religion le droit des fidèles; écrira sur son front avec les lettres augustes de sa dignité les noms d'apôtre, de pasteur et de père; et le sceptre ne lui sera donné que quand sanctifié, béni, consacré par les prières et les onctions saintes, il sera devenu en quelque sorte un homme nouveau, un autre J.-C., qui ne doit paraître sur la terre que pour répandre sur son passage des bénédictions, des grâces et des bienfaits. Quelle confiance ne doit pas inspirer un homme, un pasteur que Dieu a environné de tant de grâces, de tant de bénédictions, et dont tous les engagements et tous les devoirs qu'il vient jurer de remplir lui sont dictés par l'Eglise pour le bonheur et la sanctification des peuples!

Non, l'autorité dont l'Eglise a revêtu ses pontifes n'est point comme celle que donnent les hommes: elle ne sert qu'à protéger; ils ne la possèdent pas dans l'intérêt de leur gloire et de leur domination, mais dans l'intérêt de ceux qui sont devenus leurs enfans. De ce moment ils ne s'appartiennent plus, mais ils sont devenus les protecteurs ou plutôt les pères de tous ceux qui ont besoin de secours, de consolations et d'espérances; leurs talens, leurs biens, leur amour, leur vie même sont devenus la propriété, le bien propre des grands et des petits, des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux; mais surtout et avant tous les autres, le bien des petits, des pauvres et des malheureux, de tous ceux qui souffrent. Ils sont envoyés en effet par celui qui se glorifie comme de son plus beau titre du titre de serviteur des serviteurs de Dieu; ils sont les premiers ministres de J.-C. qui a donné sa vie pour ceux qu'il venait sauver. Un roi de la terre, règne en maître sur les peuples que lui a confiés la providence; il est armé d'un glaive pour faire respecter sa puissance: le pontife du Seigneur n'a pour sceptre et pour glaive que la houlette du pasteur; il ne vient pas apporter la guerre, mais la paix et toujours la paix. A ceux qui se révoltent contre sa paternelle puissance, il oppose la prière et les larmes; il répond aux outrages par des bénédictions, à la haine par un plus grand amour, aux persécutions par des bienfaits; et c'est auprès du plus coupable de ses enfans qu'il court avec le plus d'empressement, quand il le voit malheureux et abandonné; car il a sans cesse devant les yeux l'exemple du bon pasteur qui abandonne un moment tout le troupeau, pour aller à la recherche et au secours de la brebis égarée. Instruire les ignorans, prêcher le bien à tous, montrer la voie qui conduit à la vie, soulager toutes les douleurs, consoler toutes les peines, venir au secours de tous les besoins et de toutes les misères, être le père des orphelins, l'appui des veuves, le nourricier des pauvres, le conseil de tous, ne plus s'appartenir ni le jour ni la nuit, faire du bien partout et toujours: voilà le pontife, le pasteur, le père que Dieu donne dans sa bonté aux enfans qu'il aime. Quelle sainte et vénérable dignité, quelle aimable puissance que celle-là!

Si les sociétés modernes comprenaient de quelle importance il est pour elles, pour les mœurs, l'ordre, la paix et la prospérité d'un pays, de posséder ces ambassadeurs de Dieu sur la terre, ces hommes qu'il a chargés de veiller au bonheur et au salut des peuples, sans autre but que le plus grand bien de tous, sans autre ambition qu'une vie de dévouement, de pénitence

et de sacrifice, sans autre récompense que celle de l'éternité; elles béniraient la divine économie de la religion, qui leur ménage de semblables bienfaits, et ce serait par des bénédictions et des triomphes qu'ils recevraient ces envoyés du ciel qui sont véritablement les anges de la terre. Voyez ces vastes contrées veuves de leurs évêques, cette terre de St. Augustin, ces pays de l'Asie, livrés maintenant à l'erreur et à la barbarie et dépouillés de leur antique gloire et de leur félicité, du moment que leurs saints pasteurs ont été proscrits ou massacrés. Voyez ces contrées même qui se disent chrétiennes et où un simulacre d'hérarchie sacrée règne au moins de nom: elles n'ont point d'évêques véritables, c'est-à-dire de pères et de pasteurs, d'évêques des âmes; l'égoïsme et l'ambition sont à la place de la charité et du dévouement; parcequ'il n'y a pas eu de voix pour leur dire avec l'autorité et la puissance de Dieu: comme mon père m'a envoyé je vous envoie; je suis venu sauver les brebis perdues de la maison d'Israël; prenez votre croix et me suivez. Il n'y a que l'évêque véritable, le bon pasteur qui entend et comprenne ce langage; et dès qu'il l'a entendu, il va vers le peuple que lui confie l'Eglise, il l'embrasse dans une ardente charité, il lui consacre jusqu'au dernier de ses jours, et ne se console de le quitter qu'autant qu'il l'a rendu plus heureux.

Nous félicitons donc le diocèse de Kingston du bonheur qu'il va recevoir. En joignant son zèle à celui du digne évêque de ce diocèse le nouveau pontife ne manquera pas de voir ses travaux bénis dans cette partie si intéressante de notre Canada. On sait la grande dévotion à Marie de Mgr. de Carha; les fêtes de Marie ont marqué toutes les époques de sa vie, et il a dû à sa puissante protection des faveurs signalées; il ne manquera pas de l'intéresser au succès de son saint ministère. Béni soit donc le Seigneur qui envoie de si généreux ouvriers à sa vigne!

Mardi prochain s'ouvrira dans une des grandes salles de l'Asile de la Providence un nouveau Bazar au profit de cet établissement. On sait que le précédent Bazar fut interrompu à l'occasion du désastre de Boucherville: ce sont les effets réservés alors et un grand nombre d'autres objets nouveaux qui seront étalés dans cette circonstance. Les magasins seront ouverts d'une heure à neuf heures du soir, sous le patronage des Dames de Charité de cette ville. On ne négligera rien pour offrir aux visiteurs le confort et l'agrément qu'ils ont droit d'attendre en retour de leur charitable démarche. Il n'y aura pas de prix d'entrée, afin de réserver à toutes les bourses la satisfaction de remporter quelque chose en échange de l'aumône même la plus pauvre. Nous ne doutons pas que la foule ne soit grande à cet intéressant Bazar; car à la consolation de faire une bonne œuvre viendra s'ajouter cette fois l'intérêt de visiter cette nouvelle et utile maison; celui de déposer son offrande dans la main des pauvres qu'on vient secourir, celui d'admirer les prodiges de la charité dans l'édification de cet asile magnifique, où tant de pauvres et de malheureux béniront la mémoire de ceux qui l'auront élevé et doté, offriront au ciel pour eux des prières que le ciel écoute toujours; car le pauvre qui rend grâces c'est l'ange de l'aumône qui reçoit sa prière et la porte au trône de Dieu. Donnez donc pour qu'il vous soit donné; donnez pour vous enrichir même ici-bas; donnez pour être béni de Dieu et des hommes; donnez pour vivre heureux et content, car pouvez-vous jouir en paix de votre abondance quand le pauvre qui vous implore souffre de la misère et de la faim? Donnez pour que Dieu vous pardonne de n'avoir pas donné ou d'avoir trop peu donné; donnez pour jouir de la consolation d'avoir enlevé des victimes à la misère et au désespoir; donnez pour avoir une mort sainte et tranquille. C'est la promesse de l'apôtre moderne de la charité, de St. Vincent de Paul, l'homme béni, l'homme compatissant, l'homme heureux par excellence. Oh! que de richesses perdues encore au milieu de nous, et que de bien à faire pourtant! Ne nous plaignons pas toutefois; la voix de la charité a toujours été entendue dans cette ville, et les pauvres ont bien sujet de bénir la Providence qui les a faits pauvres dans une ville si généreuse et si charitable. Or ce qui a déjà été fait nous est une assurance de ce qui sera fait encore; car de toutes les vertus la charité qui est la plus belle est aussi celle qui ne doit pas mourir.

Grande et bonne nouvelle!!! Il n'y a plus de misère dans cette ville, dans le pays; les marchands font des profits clairs et légitimes, les ouvriers ont tous de l'ouvrage, les débiteurs ont payé leurs dettes, les propriétés sont dégrèevées, les cultivateurs ont une riche récolte, les produits se vendent ra-

idement et à bon prix, les pauvres sont devenus riches, les malheureux sont heureux, ceux qui pleuraient ont essuyé leurs larmes, les hôpitaux sont déserts, il n'y a plus d'œuvres charitables à faire, car il n'y a plus d'infortunés nulle part, les prisons renferment leurs derniers hôtes, la paix, le bonheur, la vertu sont à l'ordre du jour, le véritable âge d'or vient de luire : Vive la reine !

Nous avons appris cette nouvelle en lisant ces jours derniers certains journaux de cette ville. Il est vrai qu'ils n'ont pas donné le détail de notre prospérité ; mais c'était inutile après l'heureux événement qui vient d'arriver. N'avons-nous pas l'opéra, le grand, l'admirable, l'incomparable, l'immortel, le sublime opéra français ? Avec cela que peut-il nous manquer ? Aussi nous invite-t-on à y courir, à y porter le superflu de nos loisirs, de notre argent, dont nous ne savons désormais que faire. Les affaires du pays, les préoccupations politiques, les soucis, les misères, tout a disparu depuis huit jours, on n'entend plus, ou ne lit plus que des bravos, que des invitations à s'amuser, à se divertir, à se jeter à corps perdu dans ce fleuve de plaisir et de bonheur qui coule ici pour tout le monde : le Canada est devenu un Eldorado. Mais demain ?—Eh, qu'importe demain, n'y a-t-il pas ce soir dans un lieu où l'on n'entre que la nuit, quand on ne peut vous reconnaître, comme dans un antre maudit, une fille couverte d'oripeaux, qui chante et qui saute pour de l'argent qu'on lui jette et qu'elle ramasse, pauvre créature, et qui malgré cela fascine certains céladons à travers la fumée huileuse des quinquets. C'est du moins ce qu'un énorme article éditorial (en Europe on a du moins la pudeur de cacher cela dans la légèreté des feuilletons) nous assure en toutes lettres ; et il faut en effet être fasciné pour écrire de ces curiosités là, et nous croirons désormais aux sorts et aux sorciers.—Mais à quoi servent les entrechats et les chansons de ces créatures ?—A quoi cela sert ? y pensez-vous ? à quoi cela sert ? . . . mais cela sert à bien des choses : d'abord . . . attendez un peu, car nous ne sommes pas fascinés, nous allons vous donner du produit de la fascination : cela sert à vous montrer des contrebandiers, des faux-moneyeurs qui n'offriraient que des chœurs sauvages et en rapport avec les personnages, si la *Catharina*, cette belle fille des montagnes, cette bohémienne à l'œil vif (puah ! ) . . . ne venait jeter des flots de douce harmonie, DES TRAITS DIGNES DES ANGES (malheureux ! ) . . . à travers les durs accents de ces hommes. . . . Cela sert à vous faire voir les *Mémoires du Diable*. . . (oh ciel ! ) . . . qui sont une excellente leçon de morale et dont l'audition ne peut qu'affermir chez l'homme (et aussi chez la femme sans doute) les principes vertueux (littéral). Cela sert à montrer aux comédiens ambulans notre sympathie (quel honneur pour nous ! ). S'il en était autrement, elle (la bande nomade) aurait pour se consoler l'estime de tous les honnêtes gens (TOUS, vous entendez bien ; et ceux qui ne sympathiseront pas avec *Catharina*, *Rigaudin* et *Polichinelle* seront dûment réputés malhonnêtes, pervers, immoraux ; ce seront ceux-là qu'on devra désormais mettre en prison, car les sympathiseurs auront seuls le monopole de la vertu et de l'honnêteté, qu'on reçoit toutes faites dans l'audition des *Mémoires du Diable* au milieu de flots de douce harmonie, avec des traits dignes des anges.) . . . Cela sert à vous familiariser avec la *Fille du Régiment*, *Un Bal du Grand Monde*, *Polichinelle* (Nous vous disions bien que *Polichinelle* était dans cette compagnie-là : nous vous assurons que tout y est ; il n'y manque plus que ce qui nous reste d'argent. Hâtons-nous donc, car ils l'attendent pour partir ; et c'est conscience de faire attendre la *Bohémienne*, et *Rigaudin* et *Polichinelle* : que diront-ils de nous, grand Dieu ! dans les cabarets où ils iront ?) Comprenez-vous à présent à quoi cela sert ?—Mais encore moins.—C'est qu'alors vous n'êtes pas honnête : c'est que vous n'avez ni intelligence ni bon sens ; vous n'êtes pas de votre siècle, et vous ne comprenez pas la gloire et le bonheur des nations. Vous pensez peut-être qu'ils consistent dans ce qu'on appelait ci-devant religion, vertu, morale, industrie, travail, charité, œuvres utiles, arts, sciences, richesses et prospérité matérielle ? Erreurs que tout cela ! La gloire et le bonheur d'un pays, c'est de voir la nuit *Catharina* et *Polichinelle* ; c'est de leur jeter l'argent qu'on a, au lieu de le donner aux pauvres, ou mieux encore à son père et à sa mère qui manquent souvent du nécessaire, à ses petits frères qui marchent pieds nus ; à des œuvres utiles à ses semblables, à son commerce et à ses créanciers. C'est de parler de tout cela pendant le jour, au lieu de travailler comme dans l'ancien temps. C'est de crier BRAVO ! MILLE FOIS BRAVO ! (textuel) sur le bonheur d'avoir à enrichir des gens qui se moquent de nous. C'est de faire rire tous ceux qui sauront cela, de notre outré-oui-

dante naïveté et de notre incroyable admiration pour des acteurs de foire. Voilà où est la gloire et le bonheur d'un peuple tel que nous. Comprenez-vous enfin ?—Moins que jamais.—Mais que vous faut-il donc ?—Mais les pauvres ! ne faut-il pas en prendre soin ?—Et *Catharina* donc ? faut-il qu'elle se couche sans souper ?—Mais les entreprises d'intérêt public, les établissements à doter, le travail, l'agriculture, ne vaut-il pas mieux encourager et soutenir tout cela ?—Mais *Rigaudin* n'a-t-il pas assez travaillé hier, mais n'a-t-il pas un établissement aussi à doter, n'a-t-il pas besoin d'encouragement ?—Mais nos dettes ? tout le monde parle de banqueroutes.—Et ce pauvre *Polichinelle* donc ? croyez-vous qu'il n'a pas de dettes ? n'avez-vous pas pitié de ses bosses et de ses infortunes ? Pour moi j'en ai la larme à l'œil, rien qu'à y penser.—Mais le bon sens, le bon goût, l'étude des lettres et des sciences, allez-vous nous dire que cela ne demande pas plutôt vos éloges que toutes vos comédies ?—Mais vous trouvez tout cela et mieux que tout cela dans les *Mémoires du Diable* : vous y trouvez arts, sciences, sagesse, bon goût, et ce qui est mieux vous aurez les exemples au lieu de préceptes : c'est de la littérature et de la morale en action.—Vous en faites bon marché de la morale.—Oui, de votre vieille morale, à l'usage de nos grands-mères, de la morale comme vous en prêchent vos prêtres ; cette morale-là n'est plus de mise (et nous l'avons réformée : ainsi vous trouverez dans le *Gamin de Paris*, par exemple, la pièce la plus morale du répertoire, comme quoi un fils de famille peut honnêtement dés honorer une famille dans la personne d'une jeune fille. C'est là assurément de la morale en action et qui met bien des gens à l'aise. C'est ainsi que vous trouverez toujours des amoureux et des amoureuses pour héros admirables ; car il ne faut que cette vertu et cette morale là pour en éigne ment au théâtre, les autres sont mises à la réforme.—Mais . . . —Mais si vous ne comprenez pas cette fois, vous êtes un sot en trois lettres.

A la bonne heure ! Mais si cette gloire, et ce bonheur, et cette morale, et ces avantages là sont tout ce qui nous revient des théâtres, (et nous l'avons prouvé) ; si nos jeunes gens vont y apprendre à filer des intrigues, à mépriser les lois de Dieu, les leçons d'une vertueuse mère ; à mettre en défaut la vigilance paternelle ; à se familiariser avec tous les vices ; à perdre le goût du travail, l'amour d'un état calme et heureux dans son obscurité, l'innocence et la paix du cœur ; nous ne voyons pas ce qui peut compenser dans tout cela l'argent dont on les paie. Nous ne voyons pas pourquoi on remplit des colonnes de journaux de choses semblables à celles que nous avons citées ; pourquoi on distribue avec une profusion qui nous couvre de ridicule des éloges à d'obscurs baladins, tandis qu'on n'en trouve pas pour les bonnes et nobles actions qui se font au milieu de nous, pour les œuvres saintes, les généreux sacrifices, les dévouements sublimes, les entreprises d'utilité publique que l'on rencontre à chaque pas en ce pays. Nous ne voyons pas pourquoi cet appel à cors et à cris fait à une population en détresse, en faveur d'une bande de comédiens, comme si la patrie était en danger du moment qu'on n'ira pas remplir la tirelire d'un polichinelle et d'une roucouleuse de fades romances. Nous ne voyons pas pourquoi on n'a de larmes et de sensibilité que pour des infortunes imaginaires, et d'enthousiasme que pour des passions exagérées entrant dans l'âme par tous les sens, et faisant tant et de si déplorables ravages. Assurément ces résultats ne valent pas la peine que l'on se donne en se faisant les apôtres des spectacles et les cornacs d'une comédienne.

Et ce n'était pas assez encore : voici venir une nouvelle chanteuse, annoncée, prônée dans un article à part, à la suite des *Mémoires du Diable* : c'est un phénix, comme bien vous pensez. Mais il en pleut donc cette année des artistes incomparables ? Quelle plantureuse terre que celle du Canada où toutes les figurantes sans emploi, tous les artistes sifflés et resifflés sont sûrs de recevoir des ovations et de l'argent.

Et c'est à trois réclames éditoriales de ce genre que l'on accole, mais à la suite, c'est bien moins important, une correspondance qui nous dit les chastes joies, le bonheur pur du plus touchant des spectacles, celui d'une première communion ; puis d'une translation de reliques de la croix. A côté des comédiennes on voit de jeunes vierges, blanches fleurs de vertu, consacrer leur innocence à l'autel de Marie, jurer anathème à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Mais c'est donc une comédie que vous faites vous aussi ? . . . Mais voyez et réfléchissez donc ; car nous n'osons vous dire tout ce que cette inconscience nous met au cœur.

Nous avons parlé avec une grande liberté sur un sujet malheureux, et nous savions d'avance quels seraient ici nos adversaires et nos approbateurs. Il est pénible sans doute d'avoir des contradicteurs quand on veut le bien de son pays, et nous le regrettons vivement. Mais faudrait-il pour cela transiger avec son devoir ? Jamais. Nous avons prouvé assez fréquemment depuis que nous sommes à la rédaction de ce journal, combien notre appréciation des faits religieux, politiques et civils, est libérale, pour ne pas être soupçonnés d'avoir des idées étroites ou exagérées : et dans cette occasion nous n'avons pas même fait valoir les raisons de religion et de morale ; nous n'avons guère parlé que d'honneur et d'intérêt matériel. Il n'y a donc personne qui ne doive nous comprendre et nous approuver. Car nous pensons qu'il y a encore des honnêtes gens autre part que parmi ceux qui *sympathisent* si bruyamment avec les comédiens. Et nous sommes tellement convaincus que nous avons pour nos doctrines un grand nombre d'approbateurs que nous osons de poser publiquement cette question à la décision de nos concitoyens, nous engageant à nous soumettre à un résultat qui ne saurait être douteux. Quel est celui qui est le plus véritablement ami de l'honneur, de l'intérêt et de la prospérité matérielle de son pays, ou du journal qui prêche pour la plus grande gloire et le plus grand profit des comédiens, ou de celui qui en détourne en faveur des pauvres, des œuvres d'utilité publique et de charité, en faveur de la moralité et du bonheur des familles, en faveur de l'économie et du travail, en faveur de tous les intérêts de la société ? Nous attendons la réponse. Et qu'on remarque bien qu'une réponse favorable à notre égard c'est une justification complète de toutes nos paroles ; car de même qu'il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal, il n'y a pas non plus de transaction possible avec le devoir de condamner le mal et d'encourager le bien.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

## CANADA.

—Un journal protestant, le *Montreal Herald*, en reproduisant les remarques suivantes d'un autre journal, protestant, le *Times*, dit que le sentiment qu'elles expriment est si généralement partagé que chacun est tenté de les prendre pour siennes :

« Nous observons que le très-révéré P. Phelan est revenu à Montréal pour se préparer à sa consécration comme évêque coadjuteur de Kingston. L'élevation de cet estimable prêtre à la dignité de l'épiscopat n'est pas plus agréable au corps qu'il a si longtemps et si fidèlement desservi (les Irlandais catholiques de Montréal) qu'elle l'est à ses nombreux amis protestants qui ont en tout temps manifesté le plus vif empressement à reconnaître ses éminentes qualités non seulement comme ministre chrétien, mais comme membre de la société. Il n'y a, de fait, qu'un seul sentiment qui règne dans toute la communauté de Montréal à l'égard de cet homme de bien, c'est celui d'une *estime sans bornes* pour ses qualités en général. Nous lui souhaitons de tout notre cœur une longue vie de paix et de succès dans ses nouvelles et hautes fonctions. »

Canadien.

Québec 16 août.—Nous apprenons que M. Célestin Gauvreau, directeur des ecclésiastiques du collège de Ste. Anne, vient d'être nommé vicaire-général de Mgr. l'évêque de Québec, pour aider M. Mailloux dont la santé chancelante ne lui permet pas de remplir tous les devoirs attachés au grand vicariat. Cette nomination, nous n'en doutons pas, sera applaudie de tous ceux qui ont été à même d'apprécier les qualités distinguées de celui qui en est l'objet.

Le 18 juillet, Mgr. B. D. Macdonald, évêque de Charlottetown, posa la première pierre de sa nouvelle cathédrale. Elle sera de style gothique et sera le plus grand édifice de toute l'île.

Idem.

—La maison des Frères des Ecoles chrétiennes arrivés ici vendredi matin, est constamment assiégée de personnes qui leur offrent des élèves. Le nombre qu'ils en peuvent admettre est limité à 300, et ce chiffre était déjà dépassé ce matin.

Idem.

—Mgr. de Québec, qui était parti pour le collège de Nicolet, presque aussitôt après son retour de sa visite épiscopale dans les paroisses d'en bas, est arrivé mardi matin.

Journal de Québec.

## ROME.

— Nous lisons dans l'*Union provinciale*, gazette d'Auvergne :

« Un de nos amis, tout récemment arrivé de Rome, nous en apporte la nouvelle suivante, digne du plus haut intérêt.

« Il paraît que le pape régnant, auquel n'est étrangère aucune des grandes pensées dont l'accomplissement fit à la papauté, dans les temps modernes, une part d'influence si magnifique et si bienfaisante sur les progrès de la civilisation, vient de concevoir le projet de renouveler, dans Rome, le triomphe littéraire qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fut décerné à Pétrarque, au Capitole, par le sénat romain. Le héros de cette fête merveilleuse qui réveillerait un des souvenirs les plus éclatants et les plus purs du moyen-âge, serait notre illustre, notre chevaleresque Châteaubriand. La religion dont il fut le chantre sublime, la papauté dont nul ne proclama plus haut que lui la sainte et grande mission, les lettres et les arts dont il fut

l'honneur et le flambeau, Rome qui le vit toujours amant infatigable de sa grandeur, soit sous le manteau de pèlerin, soit sous la pourpre des ambassadeurs, s'associeraient à ce triomphe dont l'éclat et surtout la portée littéraire philosophique et religieuse serait en Europe, un véritable événement. »

## ANGLETERRE.

—On lit dans l'*Oxford Chronicle* :

« *Puscisme dans les Hauts Lieux.*—L'Archevêque de Cantorbéry vient de nommer son chapelain, M. Harrison de Christ Church, qui est un disciple avoué du docteur Pusey, à une sixième chaire de prédication, est aussi M. Penny, un autre disciple de la même école. Sa Grâce a également refusé de faire attention à une remontrance nombreusement signée de Walmer qui se plaignait des procédés de M. Wilberforce, dans ce lieu ; tels que de donner deux schelings par semaine aux pauvres qui vont se confesser à lui ; de toujours porter un crucifix sur lui lorsqu'il visite les malades ; d'avoir un autel, sur lequel brûlent des cierges, érigé dans sa propre maison, qu'il dit avoir droit d'avoir comme un autel de famille. L'archevêque a répondu que « le sujet était trop frivole, pour mériter une investigation. »

—Les travaux apostoliques de la Congrégation du très-saint Rédempteur fondée par saint Alphonse de Liguori, ont déjà produit d'heureux fruits dans les diverses parties du monde depuis quelques années. Plusieurs évêques de la Grande-Bretagne avaient fait des instances auprès des supérieurs pour avoir dans leurs diocèses respectifs des maisons de cette société naissante. Leur pieux desir s'est accompli dans le cours de ce mois : des missionnaires appartenant à la congrégation de Belgique, sont arrivés le 11 juin à Londres. C'est la première fondation de ce genre en Angleterre : on avait annoncé à tort qu'une maison de Rédemptoristes existait déjà dans ce pays.

## ALLEMAGNE.

—Les journaux de Francfort assurent que le Hanovre a conclu un traité de commerce avec l'Angleterre. Le Hanovre permettrait la libre entrée à toutes les productions manufacturières et aux articles de commerce anglais, à l'exception du sel, en payant les droits d'entrée établis. Ce droit ne serait pas augmenté pendant la durée du traité. L'Angleterre accorderait au Hanovre : 1, l'entrée libre de l'or et de l'argent en barres ; 2, l'introduction des céréales en sac de blé.

## AUTRICHE.

—Le gouvernement vient d'arrêter et de publier les dispositions suivantes relatives à la légitime influence de l'épiscopat sur l'instruction théologique dans la monarchie autrichienne.

Le personnel des professeurs chargés de l'enseignement théologique est soumis, dans le sens le plus rigoureux, tant sous le rapport de la conduite ecclésiastique, que sous celui de la pureté et de la perfection de la doctrine catholique, à la juridiction de l'ordinaire, auquel la surveillance la plus sévère est recommandée à cet égard.

L'évêque a le droit de visiter souvent les classes théologiques et d'assister aux leçons des professeurs ; il peut, s'il le juge convenable, déléguer ce droit à un commissaire de son choix.

L'évêque doit être informé d'avance des jours fixés pour l'examen des candidats. Il appartient à l'évêque ou à son délégué d'indiquer les objets des examens, et les professeurs seront rigoureusement tenus de suivre ces indications. Le résultat des examens doit toujours être soumis au jugement de l'évêque, et, lorsqu'il s'agira de nommer à des fonctions d'enseignement théologique, les demandes ainsi que les examens spéciaux subis par les candidats à ces fonctions, seront toujours soumis au jugement de l'ordinaire. La nomination qui pourra s'en suivre sera aussitôt communiquée à l'évêque.

## PRUSSE.

Dans une visite faite récemment par plusieurs personnes de distinction au collège *protestant* de Schulpforta, dans la province de Mersebourg, on a été étonné de la discipline remarquable qui règne dans cet établissement, où 150 élèves sont élevés et instruits gratuitement. Non-seulement il ne s'y présente jamais de ces grands écarts si ordinaires dans les maisons d'éducation publique, mais il est même rare d'y constater beaucoup de fautes légères. On attribue cet heureux résultat à l'usage qui serait maintenu, dans ce collège, de la *confession auriculaire* que font les élèves à l'aumônier de l'institut. Aussi l'on songe à introduire une si salutaire pratique dans les autres maisons d'éducation ou mises au contrôle du gouvernement prussien. Nous constatons cet hommage rendu par les protestants à la Religion catholique.

## BELGIQUE.

—Le 22 avril, les Rédemptoristes ont ouvert une mission à Lanacken, de Mechelen. Les fruits ont répondu aux excellentes dispositions que les fidèles de cette paroisse y avaient apportées. Depuis long-temps on s'y préparait avec zèle. On se réunissait chaque soir à l'église autour du pasteur là on récitait le rosaire en commun ; on s'efforçait d'intéresser en faveur de la mission, celle qui est l'espérance du chrétien, le refuge du pécheur. Le zèle avec lequel, durant plusieurs semaines, on se rendait à cet exercice, était vraiment admirable. Enfin le jour tant désiré arriva. La paroisse, ayant à sa tête un clergé nombreux, se porta dans le plus grand ordre, au-devant des Rédemptoristes. Ils commencèrent les exercices, et ils eurent la consolation de les voir suivis avec une ardeur exemplaire. L'église était encombrée de monde ; les confessionnaux étaient constamment assiégés d'une telle foule que l'on en a vu, arrivés à l'église dès cinq heures du matin, ne pouvoir être entendus qu'à six heures du soir, et s'approcher seulement alors de la Table sainte ; et cependant on n'admettait à la confession que les paroissiens. Pendant les instructions, on a vu souvent l'auditoire entier for-

dre en larmes, et l'on peut dire que non seulement les grandes vérités de la religion ont été comprises et goûtées, mais qu'elles ont laissé de profondes impressions dans ces cœurs bien préparés. Le jeudi 4 mai, a eu lieu avec une grande solennité la plantation de la Croix. Les religieux de l'ordre de saint Norbert, établis depuis peu au couvent de Reckheim, faisaient partie du nombreux clergé qui assistait à cette cérémonie ; et le lendemain on a clos les exercices par l'érection du chemin de la croix. Ces jours de la mission ont été pour la paroisse de Lanacken, des jours de grâce et de bénédiction, ainsi que des jours de paix et de bonheur. Le fruit a été général, et la paroisse conservera long-temps le souvenir du bienfait que le Seigneur vient de lui accorder.

## SUISSE.

—Tous les cantons primitifs ont voté le rétablissement des couvens d'Argovie. Dans le cas où ils seraient supprimés, les députés sont chargés de s'adjoindre à Lucerne pour aviser à des mesures ultérieures.

## CHINE.

*Missions américaines en Chine.*—L'honorable Caleb Cushing, premier ambassadeur des Etats-Unis auprès de S. M. du céleste empire, s'est embarqué le 31 juillet sur la frégate à vapeur *Missouri*, à Baltimore. Il se rend dans nous ne savons quel port de la Méditerranée, et partira de là pour Canton.

## NOUVELLES POLITIQUES.

## CANADA.

Par une ordonnance en date du 10, le Parlement Provincial est convoqué pour le 28 de ce mois pour la *dépêche des affaires*.

*Correspondance du Rédacteur de l'Aurore* : Nicolet, 10 Août 1843.

Je n'ai que deux instans à moi, et il me presse de les employer à vous raconter tout ce que je viens de voir ; il me faudrait pouvoir écrire des deux mains pour tout vous détailler à la fois. Je sors du Séminaire où les élèves viennent de subir leur examen scolastique. Vous dire qu'ils ont fait à ravir, ce serait tout bonnement exprimer avec un lieu commun la vérité sans fard ; mais les choses dont j'ai eu le bonheur d'être témoin méritent d'être mieux racontées malgré la cohue du lieu que j'habite.

Je débute par les élèves du savant professeur de physique Désaunier qui ont enchaîné les plus savantes intelligences pendant près de trois heures ce matin avec leurs opérations et leurs analyses chimiques. Ces jeunes disciples ont palpé et remué du doigt et de l'esprit toutes ces merveilles de manière à mériter l'éclatante approbation du maître-ès-arts Désaunier de St. Hyacinthe, talent tout aussi précieux pour cette dernière institution que son digne et modeste frère l'est pour celle de Nicolet. Qu'aurait dit Franklin si, tout-à-coup sorti de la tombe, il eut trouvé sa place parmi les admirateurs de ces brillans écoliers, lui qui regarda long-temps le ciel Canadien comme trop ingrat pour produire des étoiles dignes d'errer dans sa sphère ? Il eut dit ce que plus tard Turgot a dit de lui :

*Eripuit calo fulmen sceptrumque tyrannis* ; car un jeune Monsieur du nom de Lajoie qui, l'année dernière, avait prouvé déjà comment Nicolet sait former un homme, soutint le plus savant interrogatoire sur la physique avec un aplomb qui ne fut égalé que par l'éloquence et le charme avec lesquels il débita une analyse historique du Canada en forme de discours ; ce morceau est un petit chef-d'œuvre de composition que j'ai le bonheur de pouvoir promettre aux lecteurs de *l'Aurore* dans un de nos prochains numéros ; il excita des bravos et fit couler des larmes qui montaient de l'âme dans les yeux. J'ai bûni au fond de mon cœur une éducation comme celle-là qui mêle aux lumières des sciences les sentimens du patriotisme, et qui fait de l'amour de la patrie uni à la religion la base de l'instruction sociale. Comment ne pas se sentir le cœur gros de reconnaissance pour le clergé du pays de mettre tant de bonne foi dans son système d'enseignement ? aussi la première pensée d'un Canadien éclairé et qui comprend la position de son pays, doit être aujourd'hui de faire du clergé la base et l'appui de sa cause ; l'Irlande à la remarque d'O'Connell tout seul ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui si son clergé n'eût pas été dans les mains du grand homme d'Erin le principal levier pour renverser le vieil édifice qu'il paraît à la veille de renverser tout-à-fait aujourd'hui.

Le premier jour, les élèves passèrent sur la géographie, l'arithmétique, l'histoire, le latin, la prosodie, et bien que ces classes fussent composées toutes de jeunes gens encore, ils laissèrent peu à désirer. Mgr. l'Evêque de Québec, entouré d'un cercle de prêtres et d'amis de l'éducation, présida pendant les deux jours de l'examen ; Mgr. arrivait d'une mission pastorale dans le bas du golfe, pendant laquelle Sa grandeur avait eu à souffrir d'une grave indisposition dont elle paraissait parfaitement remise cependant ce jour là. Les élèves étaient préparés à subir l'examen sur tant de branches différentes que le temps leur manqua pour déployer tous leurs progrès. Le lendemain les Belles-Lettres et la Rhétorique succédèrent aux humanités, et plusieurs talens se firent remarquer de la savante foule, entre autres MM. Lajoie, Martineau, De Neversville, Bellemare, Désaunier, Douaire Bondy, Béland, etc. Bien des noms m'échappent nécessairement, étranger comme je le suis aux jeunes et aimables hôtes qui m'ont fait passer deux jours si agréables. J'ai remarqué qu'on avait adopté la prononciation française (parisienne) au Séminaire de Nicolet ; malheureusement il n'y a pas assez d'uniformité, et les élèves se trouvant sans terme de comparaison n'ont pu l'adopter qu'en partie et ont ainsi détruit l'harmonie du langage Canadien ; la langue qu'ils nous ont parlée les deux jours d'examen est entre le Français et le Canadien, c'est alors une prononciation bâtarde ; je les engage à conserver

l'ancien accent plutôt que de modifier ainsi, car tant qu'ils n'auront pas de modèles, il leur sera impossible de bien ce régler là-dessus ; il faut vivre parmi les gens pour bien saisir et s'approprier toutes les modifications de leur prononciation ; d'ailleurs il ne faut pas s'abuser, ce que le parisien gagne en grâce, il le perd peut-être en énergie, et alors il y a compensation. Personne assurément n'admire plus que moi l'harmonie du langage du gentilhomme français, mais à moins d'une pratique constante il est si difficile de se briser à cette aimable innovation en Canada que je me suis permis de faire cette suggestion à mes jeunes amis du collège de Nicolet qui ne sont pas à portée de pouvoir tout saisir pour bien atteindre le but de leur tentative ; le goût tout seul ne leur suffira jamais, il faudra qu'ils soient en position de l'entendre chaque jour pour que l'harmonie de la langue de Paris se révèle à leurs oreilles. C'est une suggestion du reste à laquelle ils désèrèront s'ils le jugent à propos, mais que j'ai cru devoir faire dans l'intérêt même de leur éducation, et je suis sûr qu'en cela beaucoup de gens partagent mon opinion ; plusieurs même dans le tems ont témoigné être de mon avis.

Les classes grecques, celles de déclamation et celles d'anglais surtout n'ont rien laissé à désirer ; quelques années de plus suffiront pour démontrer que l'institution de Nicolet n'est en arrière d'aucune autre ni par ses professeurs, ni par son mode d'enseignement, ni par ses heureux effets sur la société ; car celle-ci en tirera peut-être un jour ses plus belles lumières, ses hommes les plus honorables par le caractère et la position sociale. J'aime, je ne puis cesser de le dire, cette direction pratique et patriotique qu'on a imprimée aux études collégiales de Nicolet ; elles finiront par fleurir et fructifier comme il convient à l'époque où nous sommes.

Pour faire un peu diversion, il faut que je vous parle un peu d'une nouvelle incursion bibliiste faite tout dernièrement dans la paroisse de St. François du Lac par le Dr. Côte et sa sainte queue. Ces ministres étaient au nombre de onze, pas moins, pour emporter d'assaut la conscience de tous les sauvages qui n'ont pas encore voulu se jeter dans les bras de *Masto*, cet ignorant abénaquis qui ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Vous avez entendu parler sans doute d'un nommé Jacques Pelletier, pauvre être qui fut long-tems marchand d'indiennes, à Trois-Rivières, jusqu'à ce qu'il eût passé successivement par la prison de la petite ville et celle de Montréal, pour avoir fait deux de ces banqueroutes qui faisaient autrefois couronner du bonnet vert, en France, ceux qui savaient mal faillir ? Eh bien le pauvre diable après avoir erré en Gil Blas depuis lors sur les grandes routes des Etats-Unis a fini, comme toujours, par embrasser l'état de ministre bibliiste. Pour celui-là, le bon Dieu n'aura jamais le courage de le damner, car il a hypothéqué de bailleur sur celle des huit béatitudes qui promet le royaume des cieux aux idiots. Mais l'idée de voir une société comme celle-là s'aggréger une lumière comme Jacques Pelletier qui n'a jamais pu faire un teneur de livres de comptes dans toutes les boutiques où il a passé, et qui au surplus n'est qu'un échappé de prison taré aux yeux de toute la société devant laquelle il a été accusé de parjure dans l'intention de frauder ses créanciers, ce n'est pas seulement ridicule, c'est scandaleux. Ce n'était pas assez de revêtir d'un ministère comme celui de "bibliste" un prêtre apostat, un relaps en fuite comme Normandeau, cette immorale congrégation de prédicans avanturiers se grossit chaque jour de tous les misérables sans patrie, sans mode d'existence, et semble insulter à cœur joie aux plus respectables préjugés de la société qui veut des hommes sains de cœur, d'esprit et de caractère pour exercer sur elle l'influence du sacerdoce ! Rien de plus démoralisateur à mes yeux qu'une pareille association. Pour en revenir à l'incursion bibliiste dans St. François, j'achèverai de vous raconter en deux mots qu'après avoir provoqué le curé et le vicaire de la paroisse, ils furent obligés de se retirer écrasés sous le mépris et chassés par les huées du peuple. Ce Côte, par exemple, qui fait le déshonneur du pays, oser parcourir les campagnes pour corrompre ces braves et honnêtes compatriotes, n'y a-t-il pas de quoi indigner ? J'allais vous écrire une farce, mais j'arrête, j'ai honte de ce que je voulais vous parler.

*Mort horrible.*—Jendi dernier, un journalier du nom de Hughes, qui était pris de boisson, fut se coucher près d'un four à chaux, au faubourg Québec et s'y endormit. Lorsqu'il fut retrouvé, son corps n'avait plus forme humaine. Une quantité de chaux vive était tombée sur lui, et chose horrible à rapporter, elle l'avait tellement décomposé qu'il ne restait presque plus que les os. Terrible leçon pour les ivrognes qui oublient leur dignité d'homme et de chrétien au point de se mettre dans un état qui les place au dessous de la brute. *Minerve.*

—La *Cazette du Canada* du 10 contient l'acte de la dernière session du parlement provincial imposant un droit de trois scheellings sterling par mesure impériale de huit boisseaux sur tout le froment importé dans cette province, d'ailleurs que du Royaume-Uni ou de quelque possession britannique, à dater du 5 juillet 1843. Cet acte, réservé à la sanction de S. M. par le gouverneur-général, a été sanctionné par S. M. en conseil le 15 juillet 1843. Il excepte du droit le blé importé pour l'usage des pêcheries.

A la suite de cet acte est publié celui du parlement impérial, en date du 12 juillet 1843, qui en conséquence du précédent réduit à un scheeling par mesure impériale de huit boisseaux le droit sur le froment du produit du Canada importé dans le Royaume-Uni pour consommation intérieure, à dater du 10 octobre 1843 et tant que subsistera le droit imposé par l'acte provincial. Il permet aussi l'importation de la farine du produit du Canada, pour consommation intérieure, à un droit par baril de 196 livres, égal à celui qui serait payable d'après cet acte sur 38 gallons et demi, mesure anglaise, de froment.

Le froment et la farine importés du Canada avant le 10 octobre 1843 ne sont pas admis au bénéfice de cet acte, quand même ils ne seraient sortis de l'entrepôt pour consommation intérieure, qu'après cette époque. *Canadien.*

*Libéralité de sir Charles Metcalfe.*—Aux dons si nombreux et si princiers qu'il avait déjà faits pour divers objets, Son Excellence le gouverneur-général vient d'en ajouter un de £25 pour la nouvelle église catholique maintenant en construction à Sainte-Catherine (Haut-Canada, sur l'emplacement de celle qui fut incendiée pendant les troubles récents au canal du welland; un autre de £25 pour une église Wesleyenne en construction à Barric, près Kingston; et un autre, pareillement de £25, pour une seconde église congrégationnelle qui se bâtit à Montréal. Si cela continue, le traitement de Son Excellence n'y suffira pas.

*Extrait d'une lettre particulière de Kingston.*—“ Les courses qui, pour le soulagement des honnêtes gens, sont finies d'hier, ont été bien peu suivies cette fois-ci : on aurait dit que les gens de bien avaient des scrupules à les encourager par leur présence. Que Dieu veuille donc qu'il en soit ainsi partout ailleurs, et que la censure publique cause un découragement qui fasse bientôt disparaître cet autre fléau de la société. Les catholiques de cette ville n'ont pas mis le pied aux courses, et il est à espérer que ceux d'autres endroits suivront simultanément ce noble exemple.

“ Que partout on accoutume le peuple à s'abstenir des amusemens bruyans et dispendieux, et bientôt naîtra chez lui le goût du vrai et de l'utile qui en fera à la fois un peuple industrieux, moral, prospère et heureux. Et qu'au milieu de ce peuple on répande les lumières vivifiantes du christianisme et les principes des sciences utiles, alors on ne verra plus de ces crimes et de cette espèce de pauvreté qui, en dégradant une partie du genre humain, fait la honte et le désespoir de l'autre. Il est donc dans l'intérêt commun de la moralité publique et d'une saine politique d'unir nos efforts et moyens pour donner aux enfants du peuple l'éducation chrétienne et pratique dans les arts et les sciences, dont ils ont besoin pour devenir un peuple nouveau, sous le rapport politique, industriel et moral.

#### ANGLETERRE.

—Le *Times* donne d'assez longs détails sur deux incendies qui ont éclaté l'un à Londres, l'autre à Manchester. En voici le résumé :

“ Vers quatre heures dix minutes du matin, les habitans du Great-Tower-Street et du voisinage, ont été alarmés par un feu effrayant qui éclata subitement au milieu d'un groupe de maisons situées au Sud, entre Dunstan's-Hill et Idole-Lane. Bientôt on apprit qu'elles appartenaient à M. Byder, constructeur, dont la maison d'habitation et les bureaux fesaient face à Great-Tower-Street. Peu après qu'on se fut aperçu du feu, M. Braidwood, commandant des pompiers (qui depuis peu d'instans seulement était revenu d'un désastreux incendie à Greenwich) arriva avec les pompes du poste de J'effrys-Square et de Watling-Street.

“ A cet instant, le coup d'œil était effrayant : la manufacture de M. Byder et les ateliers de M. Hewell, plombier, et de M. Wiggons, présentaient une masse embrasée, et toutes les maisons environnantes, au nombre de plus de onze, avaient pris feu et brûlaient avec intensité, tandis que les propriétaires et les agens de la police, aux fenêtres de la façade, jetaient dans la rue, pour le sauver, tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. Presqu'aussitôt les pompes arrivèrent, et l'eau en abondance permit de diriger les secours sur les divers bâtimens enflammés.

“ L'incendie le plus terrible que Manchester ait vu depuis bien longtemps vient de désoler cette ville. Ce matin, d'assez bonne heure, tous les grands magasins de MM. Mark Neightingale et comp., qui contenaient plus de 1,000 balles de coton et environ 300 sacs de farine, ont été totalement détruits, avec tout ce qu'ils renfermaient.

On ne peut pas encore bien connaître l'importance du dommage, mais la valeur matérielle que renfermait le bâtiment ne vaut certes pas moins de 12,000 liv. st., et le bâtiment lui-même est estimé à 2 ou 3 mille liv. sterl.”

#### FRANCE.

*Agitation irlandaise en France.*—On lit dans le *National* du 15 juillet : “ Hier soir, à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet, un banquet a eu lieu à Paris, pour répondre à l'appel fait à la France par les républicains des Etats-Unis, en faveur de l'Irlande. Cette réunion démocratique était composée de cent personnes environ, parmi lesquelles figuraient des députés de l'extrême gauche, des membres de l'Institut, des écrivains de la presse, des électeurs des arrondissemens de Paris, des commandans et officiers de la garde nationale, et une députation des patriotes d'Orléans et de Rouen.

“ M. Ledru-Rollin a ouvert une souscription en faveur de la caisse centrale du rappel ; et, sur la pressante invitation de l'assemblée, il a bien voulu s'engager à se rendre de sa personne en Irlande, à visiter le comité directeur de l'association, à lui porter les faibles secours que nous lui adressons comme un témoignage du vif intérêt que nous portons à la cause de toutes les nationalités opprimées ; à l'assurer enfin que si la lutte, pacifique jusqu'à présent, devenait jamais violente, la France ne manquerait pas plus à l'Irlande qu'elle n'a manqué, il y a un demi-siècle, aux nobles et courageux efforts de la république américaine, quand elle livra bataille à ses oppresseurs pour conquérir une glorieuse indépendance.”

—Nous apprenons que S. M. a daigné faire remise à La Roncière, condamné en 1835 à dix années de réclusion, des deux années qu'il devait encore passer dans la prison pour accomplir l'expiation que la justice lui a infligée. Depuis longtemps on avait signalé la résignation et la bonne conduite du condamné.

*Bulletin des Tribunaux.*

## LES CHIENS DU GRAND SAINT-BERNARD.

(Suite et fin)

Les chiens du Saint-Bernard passent pour être originaires d'Espagne. Leur tête forte, participe de celle du mâtin. Ils ont le muffle médiocrement allongé, les oreilles longues à demi pendantes, la poitrine large et carrée, les jambes hautes et nerveuses. Leurs pieds, épâtés et dont les empreintes ressemblent à celle des pieds du loup, sont évidemment conformés pour marcher sur la neige, comme ceux du chameau pour courir dans le sable, et sont quelquefois offensés par les pointes aiguës de la roche. Leur poil, tantôt jaune et blanc, tantôt blanc et brun, est court et lisse, comme si la Providence eût voulu que les frimas ne pussent s'y attacher, et que le poids des glaçons ne ralentit pas la vivacité obligée de leurs mouvemens. La longueur de leur corps est de cinq pieds et demi, de la tête à la queue ; ils paraissent être redevables de cette forte taille à un climat dont l'âpreté leur convient. L'odorat subtil dont ils sont doués, leur fait aisément reconnaître la présence d'un homme égaré dans la montagne, et qu'ils ne voient cependant pas. Ce n'est point à dire que leur mérite, sous ce rapport, aille, comme on l'a prétendu, jusqu'à découvrir d'eux-mêmes un malheureux qui serait enseveli sous des neiges profondes depuis plusieurs heures. Les avertissemens de ce genre ne leur arrivant que par le siège des nerfs olfactifs, il n'en est point, dans ce cas, de possibles pour eux, puisque l'asphyxie qui suit nécessairement bientôt un tel ensevelissement, suspend toutes les émanations ordinaires aux corps organisés. Mais quand ils voient travailler à la recherche d'hommes engloutis, ils s'y emploient eux-mêmes avec ardeur, et contribuent ainsi à les rappeler à la vie.

L'odorat, ce sens merveilleux des chiens, qui nous a asservi les autres animaux ; cet odorat, par lequel l'homme règne désormais sur la nature entière, est secondé, dans le chien du Saint-Bernard, par une vue excellente. Il n'y a point d'exemple qu'il se soit un moment égaré ; et tandis qu'il arrive aux personnes, même les plus habituées aux difficultés de la montagne, maronites et religieux, d'être quelquefois désorientés, jamais, à moins qu'il n'ait ses intentions, il ne s'éloigne de la véritable route, lors même que les brouillards, les tourmentes ou la nuit, la cachent à tous les autres regards. Ce sont les meilleurs conseillers et les guides les plus sûrs qu'on puisse consulter et suivre. La neige surtout est leur élément de prédilection. C'est la lice ouverte à leurs triomphes : ils la parcourent avec un bonheur, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, avec une gloire qui tiennent du prodige. On dirait qu'ils ont étudié la neige pour la défier et la vaincre. Par exemple, l'instinct leur a fait remarquer qu'en suivant constamment les traces que, la veille, eux et leurs maîtres, avaient laissées dans la neige, le sentier se durcissait, et qu'on y enfonçait moins : ils ne s'écartent jamais de ce sentiers un motif qu'il est toujours sage d'approfondir.

Ils ont observé que la plupart des malheureux, trouvés endormis sur la montagne, ne marchaient plus, qu'on les portait à l'hospice, et que là ils recevaient un traitement qui, peu à peu, leur rendait l'usage des jambes, et ils se seront dit : *Il y a danger à s'endormir dans la neige, n'y dormons pas ;* et en effet, jamais cela ne leur arrive : quelle que soit leur fatigue, ils viennent toujours se reposer chez eux. Enfin ils ont la prescience de l'avalanche.

Un voyageur dormait harassé au pied d'une avalanche imminente ; un chien voit le danger, court au dormeur imprudent, aboie, le retourne et l'éveille. Un moment après, l'avalanche était tombée.

Dans l'automne de 1820, un domestique de l'hospice vit le chien dont il était précédé, rebrousser tout à coup chemin, et fuir en aboyant. Habitué aux enseignemens de cette nature, le domestique suivit son compagnon de route, et fit bien : une avalanche énorme vint couvrir la place qu'ils occupaient tout à l'heure.

Mais ce n'est pas uniquement à leur propre sûreté qu'ils font servir les perceptions de leur instinct, et c'est ici qu'ils sont surtout admirables. L'un d'eux accompagnait un hospitalier, et déviait des sentiers ordinaires. Rappelé, il s'écartait encore ; rappelé de nouveau et réprimandé, il s'éloignait toujours, jusqu'à ce que son maître, vaincu enfin, se fût déterminé à le suivre. Il le conduisit bien loin du chemin, vers un homme qui allait succomber sans cette tendre persévérance de l'animal.

Tout ce qui vit au Saint-Bernard, chanoines, hospitaliers ou domestiques, fait une perpétuelle étude des manœuvres et des actions de ces chiens, parce qu'il n'en est pas une qui ne paraisse profondément raisonnée, et que l'observation peut en être utile. On croirait même qu'ils tiennent entre eux des conseils réguliers, qu'ils délibèrent sur des plans proposés, et qu'ils exécutent des décisions prises. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils parlent quelquefois tous ensemble de l'hospice, et de leur propre mouvement, pour des tournées qui ne leur sont prescrites par personne, et dont on ne connaît le motif que par le résultat. Presque toujours l'un est louable et l'autre heureux. Mais quelquefois, puisqu'il faut le dire, et que je suis historien, et non panégyriste, quelquefois le naturel l'emporte sur l'éducation. C'est ainsi qu'un jour j'ai vu *César, Drapreau, Turc, Jupiter*, se mettre en route, non ensemble cette fois, mais l'un après l'autre, et dans des directions différentes en apparence.

—Où vont-ils ? demandai-je à l'un des chanoines ; il me semble cependant qu'il n'y a pas de malheur à redouter aujourd'hui. Où donc peuvent-ils se rendre ?

—Courons, me dit l'abbé, courons à la place Vendôme, qui est là-haut près du Luxembourg, nous le saurons bientôt.

En effet, de là nous les vîmes ; ils s'étaient rejoints, et couraient à toutes



jambe vers une Alpe, ou pâturage élevé dans lequel on avait, le jour même, fait monter du chalet de l'hospice, un troupeau de moutons. Nous donnons aussitôt le signal au couvent, où dans un moment tout est en l'air. Les plus jeunes des religieux accourent les premiers ; ils s'élançant comme de légers chamois sur les roches escarpées, et poursuivent les coupables, qui, emportés par leur ardeur belliqueuse, ne pensent pas qu'on peut être sur leurs traces, et n'entendent déjà plus le sifflet ni la voix de leurs maîtres. Il fallut donc les suivre jusqu'au pâturage, naguère si paisible, mais où régnait alors un désordre extrême, et où des animaux timides et confiants, surpris à l'improviste, et pour la première fois de leur innocente vie, par des guerriers impétueux, s'enfuyaient en bédant, et sans savoir où trouver un abri contre des attaques si vives. Enfin l'armée auxiliaire qui volait au secours des faibles opprimés, le corps des religieux déboucha, par différents détachés, sur le plateau transformé en champ de bataille, et sans donner, changea, par sa seule contenance, la fortune du combat. Rien n'égalait, nous apprit le bulletin officiel de cette mémorable journée, rien n'égalait le désappointement et la confusion de nos héros, à l'apparition du premier corps des chanoines. Ce fut pour eux un coup de foudre. Ces queues si vivement agitées, ces oreilles dressées avec une ardeur si grande, ces yeux où brille l'espoir d'une victoire prochaine et complète... sur les brebis, tombent tout à coup, s'abaissent, perdent leur feu. L'intrepide César bat en retraite d'un côté ; Turc, vaillant et fort, s'échappe d'un autre ; Jupiter et Drapeau se rallient à leurs complices, et tous ces déprédateurs de pâturage reprennent à bas bruit le chemin du quartier-général.

Par le point qu'occupait l'armée d'observation dont je faisais partie, ils devaient défilé à ses pieds. Les Romains de Calvinus et de Posthumus ne passèrent pas plus lamentablement sous les fourches caudines. C'était un spectacle divertissant que de voir ces chiens, tout à l'heure si fiers, maintenant l'oreille basse, la queue entre les jambes et l'aile abattu, cherchant à éviter un passage inévitable, et où ils rencontreraient les regards sévères de maîtres qui, touchés d'un repentir si humblement exprimé, se contentèrent, pour toute punition, de les gronder de la voix.

Les chiens du Saint-Bernard, comme tous les animaux ardents, éprouvent le sentiment de la jalousie : il y a des momens où ils tolèrent impatiemment la présence à l'hospice, de gros chiens étrangers. C'est sans doute dans un de ces momens difficiles, qu'au printemps de 1837, ils ont eux-mêmes déchiré une de leurs compagnes, qui leur avait donné, il est vrai, de graves sujets de plaintes!..

Ces chiens, qui, après tout, sont des hôtes, partagent avec l'espèce canine entière son éloignement prononcé pour les haillons, et ils le témoignent quelquefois par des actes qu'il faut surveiller, afin d'en prévenir les suites possibles. Cette aversion pour les gueux, qui remonte peut-être à de mauvais traitemens exercés autrefois sur la race par des hommes en guenilles, traitemens dont le souvenir et la rancune se transmettent d'âge en âge, par des ressorts intellectuels qui nous sont inconnus, cette aversion se manifesta un jour au couvent du Saint-Bernard d'une manière terrible. C'était en 1787. Une trentaine de voleurs avaient résolu de piller la maison. Afin de ne point porter ombrage, ils étaient arrivés par petites bandes. Quand ils eurent bu et mangé, ils se déclarèrent : il leur fallait sur-le-champ, prétendaient-ils, tout l'argent de la communauté. Le prieur, homme de tête, ne s'intimida point : il leur dit qu'il voyait bien que toute résistance serait vaine, et que, s'ils voulaient le suivre, il allait leur remettre l'argent qu'ils exigeaient de lui. Alors, passant devant le chenil et se baissant, il a le bonheur de pouvoir ouvrir avant d'en être empêché ; il appelle les chiens : à la voix émue de leur maître, ces intelligents animaux comprennent qu'il y a danger pour lui ; ils s'élançant furieux sur les voleurs, en étranglant quelques-uns, en déchirèrent bon nombre d'autres, et mettent le reste en fuite.

A quelques années de là, plusieurs des chiens moururent empoisonnés. Ce fut peut-être une vengeance de l'un des voleurs épargnés en 1787. Le cœur du méchant est ainsi fait : il ne pardonne jamais à ceux qu'il a offensés.

Que l'on donne la mort par vengeance à des animaux, cela se conçoit à la rigueur ; mais qu'on en tue de sang-froid et sans motif d'aussi excellents que les chiens du Saint-Bernard, voilà ce qui renverse toutes les idées reçues. Cependant une dame, connue sous le nom de la voyageuse malade, a vu dans le cabinet d'histoire naturelle de Berne le squelette d'un de nos chiens. " Je suis fâchée, dit-elle, d'apprendre que ce héros des chiens avait reçu la mort des mains d'un soldat français ! " Pour mon compte, j'aime à croire cette accusation aussi dénuée de fondement que celle qui fait tuer également par un Français, en 1799, tous les chrétiens du Valais.

Mais une mort moins déplorable par sa cause, sans être moins triste par son résultat, c'est celle que les chiens du Saint-Bernard trouvent trop souvent sur le champ de bataille où ils combattent toute l'année, et qui est pour eux celui de l'honneur. Les avalanches, bien qu'ils les pressentent pour l'ordinaire, comme j'en ai cité des exemples, sont fatales tôt ou tard à beaucoup d'entre eux. Presque tous ont péri de cette manière dans l'hiver de 1816, de mémoire d'homme le plus extraordinaire pour la quantité de neige dont les Alpes furent couvertes. Toutefois l'espèce n'a point été détruite, et, pour le bien de l'humanité, elle n'est pas prête à périr encore. En 1837, une seule portée en a produit douze de la plus parfaite beauté. Quoiqu'ils soient d'un entretien dispendieux pour un établissement qui n'est pas riche, on y en garde toujours à peu près le même nombre, c'est-à-dire cinq ou six. Il y en a au couvent du Simplon, à la maison de Martigny, chez les paysans de l'En-

tremont ; et comme on aime à en répandre la race, il y en a hors de la Suisse. J'en connais à Paris.

Si l'on a avancé qu'un de ces animaux avait perdu en France toutes ses qualités, si on l'a accusé d'y être devenu poltron (l'on n'a pas dit à quelle école), des témoignages plus honorables pour eux et plus authentiques, prouvent au contraire qu'ils ne perdent point leur instinct en changeant de climat. Ceux qui vivent en ce moment à Paris n'ont dégénéré en rien. A Lisow-Castle, près Liverpool, il y a deux de nos chiens. Voici ce qu'on en rapporte : Un jour des enfans cherchaient des coquilles au bord de la mer ; l'un d'eux est entraîné par la vague et va périr ; un des chiens, témoin de l'accident, s'élança, saisit l'enfant par son vêtement, et le ramène au rivage. Un chien de Terre-Neuve n'eût pas fait mieux.

Tel est, en tout temps, en tous lieux, le chien, celui du Kamtschatka toujours excepté ; tel est surtout le chien du Saint-Bernard, bon, fidèle, intelligent, soumis, dévoué, charitable, si j'ose hasarder ce compliment de l'éloge d'une créature dont les perfections sont innombrables. Mais comme on aime à prêter aux riches, plusieurs de celles de notre chien, ont été exagérées. Ainsi, parce qu'on en a dressé quelques-uns à souffrir un bât, sur lequel, accompagnés d'un domestique, ils portaient de la vacherie ou du chalet à l'hospice, c'est-à-dire, pendant une lieue, une partie de la provision de lait et de beurre, on a prétendu qu'ils allaient et venaient seuls ; c'est un conte : ils accompagnent toujours quelqu'un de la maison.

C'est un autre conte de dire qu'ils partent, seuls aussi, chaque matin, portant à leur cou un panier rempli de pain, de vin et de fromage. Cet attirail paralysait tous leurs mouvements, et cet excès de charité, si on le leur imposait, tonnerait plutôt au détriment qu'au bien-être des malheureux. Les bons religieux pourvoient d'une manière plus efficace à la conservation du voyageur dans le besoin, en envoyant chaque jour par les domestiques, des provisions fraîches dans les petits refuges qui précèdent l'hospice sur les deux revers de la montagne.

C'est surtout un conte que de peindre ou de graver des chiens apportant à la maison hospitalière de petits enfans sur leur dos. S'ils trouvaient des enfans dans la neige, ces petits malheureux n'auraient ni l'embonpoint, ni la grâce, ni la fraîcheur qu'un peintre sentimental leur a prêtés si complaisamment ; et surtout, à demi gelés, ils n'auraient ni la force, ni l'adresse de s'établir aussi solidement sur les chiens, qui, d'ailleurs écrasés par le poids, risqueraient à ce jeu leur vie et celle de l'innocente créature.

Mais ce que l'on peut dire sans hyperbole, c'est que, sans les chiens, l'œuvre du Saint-Bernard serait compromise, et peut-être impossible, puisque, abstraction faite des voyageurs qu'ils sauvent immédiatement par leur empressement autour d'eux, ils sont les guides indispensables, et souvent les sauveurs de leurs propres maîtres, de ces maîtres qui, de leur côté, les font connaître et les dirigent dans des vues si admirables. REY.

#### AVIS A MIE. DU CLERGE.

A VENDRE par la Soussignée, 15 pièces de LAWN de TOILE pour Surplis et Aubes, très-fin et bien transparent. Cette marchandise est nouvelle en ce pays.

Montréal, 15 août 1843.—H N<sup>o</sup>. 134, Rue Notre-Dame.

#### A VENDRE A CE BUREAU

PETIT ABREGE DE GEOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1ère. édition. Prix, 15 sols.

#### EN VENTE A CE BUREAU,

#### LE PETIT MANUEL

DE LA MARIAGE ET DE LA FAMILLE

du Très-Saint et Immaculé

#### CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.